

Renée Bouveresse, *Leibniz*, Paris, Presses universitaires de France (collection « Que sais-je ? » n^o 2868), 1994, 127 pages.

François Duchesneau

Volume 22, numéro 1, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027317ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027317ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duchesneau, F. (1995). Compte rendu de [Renée Bouveresse, *Leibniz*, Paris, Presses universitaires de France (collection « Que sais-je ? » n^o 2868), 1994, 127 pages.] *Philosophiques*, 22(1), 165–168. <https://doi.org/10.7202/027317ar>

Renée Bouveresse, *Leibniz*, Paris, Presses universitaires de France (collection « Que sais-je ? » n° 2868), 1994, 127 pages.

par François Duchesneau

Cet ouvrage peut fournir une utile introduction à la philosophie de Leibniz et offrir ainsi une autre voie d'accès à cette pensée complexe et originale que celle précédemment offerte par Yvon Belaval dans *Leibniz. Initiation à sa philosophie* (Paris, Vrin, 1962). En langue anglaise, des projets analogues ont vu le jour avec Nicholas Rescher, *Leibniz. An Introduction to His Philosophy* (Oxford, Blackwell, 1979) et G. MacDonald Ross, *Leibniz* (Oxford, Oxford University Press, 1984).

Il est symptomatique que ces introductions à la philosophie leibnizienne, toutes objectives et informatives qu'elles visent à être, reflètent d'abord la vision particulière que ces interprètes se sont donnée de l'œuvre de Leibniz en fonction de leurs préoccupations et de leurs intérêts. L'étude de Renée Bouveresse n'échappe pas à la règle : on y trouve la récurrence des schèmes d'interprétation mis en valeur dans son précédent ouvrage, *Spinoza et Leibniz. L'idée de l'animisme universel* (Paris, Vrin, 1992). Ainsi le petit livre que les Presses universitaires de France viennent de publier développe-t-il plus que tout la thèse d'une monadologie centrale à la pensée leibnizienne dans l'ensemble de ses phases à partir de la première constitution du système, celle qu'inaugurerait le *Discours de métaphysique* (1686). Avec des accents différents suivant les textes et les périodes, c'est une conception panpsychique de la réalité, un « animisme universel », qui aurait articulé ce système jusqu'à son aboutis-

sement ultime dans la *Monadologie* (1714). « Le dynamisme leibnizien, affirme l'auteur, est au fond un panpsychisme ou un animisme universel » (p. 71).

Certes, sous l'éclairage de ce thème, à notre avis problématique, le livre prétend à une couverture large de la pensée leibnizienne dans ses trois chapitres, respectivement intitulés : La vie et l'évolution intellectuelle de Leibniz (p. 9-32); Mathématique, logique, science et théorie de la connaissance (p. 33-57); Le système (p. 59-124) – ce dernier chapitre comportant trois sections : I. Les principes leibniziens, la notion de substance et le royaume des monades (p. 59-93); II. L'infini, les deux labyrinthes et la philosophie morale (p. 93-110); III. Dieu (p. 110-124). De fait, l'auteur s'emploie à caractériser les aspects principaux de la philosophie leibnizienne en fournissant un fil conducteur qui permette de saisir autant que possible la cohérence du projet d'ensemble. Le développement est net, ordonné, et souvent intéressant même pour le spécialiste averti en raison de rapprochements inattendus entre thèses ou entre textes. Certains développements sont à cet égard dignes de mention : c'est le cas par exemple des sections relatives au labyrinthe de la liberté et à la conception de Dieu.

D'autres passages laissent davantage à désirer : si le court exposé sur la mathématique de Leibniz est instructif, ceux qui traitent de la logique et de la science apparaissent quelque peu vides pour peu que l'on prenne en compte le fait que l'œuvre recèle à cet égard d'exceptionnelles richesses. Le développement consacré à la théorie de la connaissance reste, quant à lui, au niveau de grandes généralités, alors qu'il y aurait sans doute eu là matière à contester les schèmes interprétatifs hérités des spiritualistes ou des néocriticistes du XIX^e siècle.

De façon générale, certaines erreurs ou interprétations douteuses doivent être relevées, qui mériteraient correction dans la prochaine édition. Contrairement à ce qui est affirmé p. 10, Leibniz n'a jamais déclaré que c'était sous l'influence de Descartes qu'il avait abandonné les formes substantielles des scolastiques dans ses années de formation; il a plutôt souligné à maintes reprises qu'il avait fréquenté la philosophie cartésienne tardivement, lorsque sa propre pensée avait déjà atteint une certaine maturité. Le titre de l'ouvrage de Mario Nizzoli réédité par Leibniz en 1670 n'est pas *Antibarbarus* (p. 14), mais *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudophilosophos*. Il est inexact (p. 15) que, dans son *Hypothesis physica nova* (1671), Leibniz ait tenté de corriger la doctrine de Descartes sur la conservation de la force. Par ailleurs, Leibniz ne découvrit pas le matérialisme de Gassendi lors de son séjour à Paris (p. 16) : il connaissait le *Syntagma philosophicum* depuis ses années de formation à Leipzig. Il faudrait restituer l'orthographe correcte de *Monatlicher Auszug* et de *Protogæa*. La supposition (p. 24-25) que dans sa physique de 1671, Leibniz aurait adopté un hylozoïsme stoïcien selon lequel il eût fait de Dieu l'âme du monde, est sans

fondement. Ce n'est pas en 1680-1682 que Leibniz est en possession de sa nouvelle dynamique (p. 26) : la découverte du principe de conservation du produit mv^2 et sa substitution au principe de la conservation de la quantité de mouvement symbolisée par le produit mv se situent au début de 1678, comme en témoigne le *De corporum concursu*, analysé et édité par M. Fichant; quant à la mise en forme de la dynamique en tant que système de mécanique, elle est plus tardive, et survient sans doute à l'époque du *Phoronomus* (1689) et de la *Dynamica de potentia* (1689-1690). R. Bouveresse ne distingue pas assez (p. 38), comme Leibniz a toujours su le faire, les lois de séries mathématiques, les lois physiques et les « lois » métaphysiques gouvernant les substances individuelles et leurs rapports harmoniques. Il est impossible de détecter dans la correspondance avec Clarke la moindre discussion relative à l'entropie (p. 47), puisque ce concept ne verra le jour qu'avec l'invention du second principe de la thermodynamique par Clausius au milieu du XIX^e siècle. Il est ambigu d'interpréter le principe *prædicatum inest subjecto* en affirmant que « le prédicat est inclus dans la liste des caractéristiques *comprenant* la définition du sujet » (p. 62) puisque ces caractéristiques sont plutôt *comprises* dans la définition du sujet. La distinction (p. 68) entre « inconscient de perception » et « inconscient d'imitation » ne semble pas figurer chez Leibniz et elle pourrait apparaître sans fondement dans le contexte de sa théorie de la connaissance. Après les mises au point de Jacques Roger, il est pour le moins périlleux de soutenir que « Leibniz entrevoit [...] la doctrine évolutionniste » (p. 81). Il est non leibnizien d'affirmer que « le monde est un gigantesque organisme où la matière est vivante » (p. 82). Leibniz a mené une lutte sans merci aux restaurateurs des natures plastiques et autres principes animiques régissant de façon causale le déroulement des phénomènes physiologiques, car, selon lui, ces phénomènes sont susceptibles d'explication par des raisons suffisantes de type mécanique suivant l'exigence méthodologique propre à toute science des phénomènes (*Omnia fieri mechanice in natura*). On ne peut donc légitimement soutenir que « Leibniz s'inscrit, de même que Stahl, dans la tradition biologique de l'animisme », même en y joignant la réserve qu'il s'agirait dans son cas d'un « animisme inefficace » (p. 83). R. Bouveresse identifie strictement (p. 87-88) la perception-appétition monadique et la force primitive active-passive que Leibniz postulait dans le *Specimen dynamicum* (1695) comme fondement causal de la force dérivative active-passive : ce faisant, elle subvertit les distinctions inhérentes à la dynamique de Leibniz comme théorie physique en les transposant purement et simplement au plan métaphysique; elle ne tient pas compte des rapports de simple analogie que Leibniz avait mis de l'avant entre force (primitive et dérivative) et perception-appétition monadique. En s'inspirant des lumineuses analyses de Martial Gueroult, il conviendrait par ailleurs de revoir des passages aussi embarrassés que celui-ci : « De l'aspect passif des monades, leur matière première, naît dans l'agrégation la matière

seconde, c'est-à-dire la matière de la physique du temps de Leibniz, avec ses traits principaux, en particulier inertie et solidité (impénétrabilité, antitypie). Il y a aussi plusieurs forces actives dérivatives, les "forces" de la physique de ce temps, incluant ce que Leibniz appelle force vive, appelée aujourd'hui énergie cinétique, et le *conatus* dont le fondement ultime réside dans l'appétition monadique » (p. 83). Il est excessif de soutenir (p. 92-93) que seuls les esprits assurent l'unité et l'individualité des organismes vivants, puisque des entéléchies de degré inférieur, celles des vivants qui nous sont subordonnés dans l'ordre des capacités perceptives, suffisent à rendre raison d'une telle intégration organique. Il est bon de rappeler que contrairement à ce qui est affirmé p. 99, Arnauld n'a pas reçu le texte du *Discours de métaphysique*, mais simplement un résumé des propositions qui y étaient développées. La citation de G IV, 296 provient non d'une lettre à Elisabeth (?), mais d'une lettre à l'Électrice Sophie. Certaines expressions gagneraient à être révisées : par exemple, « La tendance à exister du possible est la volonté antécédente du Créateur » (p. 117) : sans doute veut-on dire ici que la volonté antécédente se règle suivant la tendance des possibles à l'existence. Il semble, de même, peu leibnizien de postuler que « le mécanisme intervient au niveau des phénomènes, la finalité au niveau de l'être véritable » (p. 118), puisque la finalité s'exprime tout aussi bien au niveau des phénomènes et sert à justifier le recours à la téléologie dans la recherche des explications physiques et physiologiques.

En plus des corrections qui s'imposent du point de vue de la justesse des données et des interprétations, l'ouvrage gagnerait à prendre en compte un ensemble plus vaste de travaux récents sur Leibniz, en particulier sur les questions de logique, de philosophie des sciences, d'épistémologie. La bibliographie de l'étude repose trop exclusivement sur certains travaux français, et néglige nombre d'analyses de premier ordre parues depuis les trente dernières années, en particulier en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Enfin, que penser de la thèse acceptée sans examen selon laquelle Leibniz aurait développé un système ? Il s'agit certes là d'un lieu commun de l'histoire institutionnelle de la philosophie. Mais ne pourrait-on croire Leibniz lui-même lorsqu'il soutient le caractère provisoire et hypothétique de ses analyses intégrées à des textes dont les titres comportent souvent les mentions *essai(s)*, *tentamen*, *specimen* ? Et ne devrait-on pas faire droit à la variabilité diachronique d'une pensée en constante recherche de synthèse et d'intégration de pensées autres ? Le modèle du système est par trop réducteur de la philosophie leibnizienne considérée en son dynamisme propre.

Département de philosophie
Université de Montréal